

Vaste programme à Lunéville, l'art - les chevaux

Samedi 23 juin, journée "d'ouverture de la saison" au château de Lunéville. En même temps, les rencontres équestres dans le parc du château. Beaucoup de choses donc, et, à priori, beau programme, avec plein d'expositions d'envergures différentes et d'interventions diverses.

En premier lieu, l'espace d'accueil, petite structure en bois construite par l'architecte Sébastien Renaud. J'ai eu la chance de voir certaines oeuvres de Sébastien Renaud auparavant, que j'ai beaucoup appréciées. Malheureusement, ce petit édicule ne gagne pas l'envergure à laquelle il prétend et fait figure de ce qu'il est : une petite cabane perdue dans la cour du château. Sébastien affirme cacher les 22000 m² du château avec son objet de 22m², ce qui eut été une belle performance, si cela était !

Domage qu'il n'ait pas saisi l'occasion de se remettre en question, et faire évoluer son travail en fonction de ce site particulier. On a l'impression d'un objet qui a été récupéré et transporté là, et cet objet n'existe pas ou plus, mangé par l'ampleur du château.

Par contre, le mobilier qu'il laisse traîner ça et là à profusion, s'il n'est pas revendiqué comme tel, fait oeuvre en soi, installation excessivement bienvenue, et largement appropriée par tous les différents usagers et visiteurs ! Là me paraît la véritable performance de Sébastien Renaud à Lunéville.

Le Symposium de la Pierre (avec les majuscules qui s'imposent) est, de prime abord, une manifestation attirante. Les artistes travaillent pendant 8 jours (je crois) sous les yeux du public, incitant échanges et convivialité. Cependant, ces tailleurs travaillent sous nos yeux dans un vacarme étourdissant, avec marteau-burin et casque anti-bruit sur les oreilles, et je n'ai pas du tout réussi à échanger avec aucun d'entre eux. Le finissage (le 30 juin) auquel j'ai également assisté rassemble quelques habitués autour des tailleurs et d'un verre, devant des sculptures lisses, en attente d'un devenir. Une jolie pièce ? Celle de Gé Pellini trouve sa place naturelle dans un jardin, une causeuse type fauteuil club, en pierre évidemment mais assez confortable (je l'ai essayé malgré le statut de statue de l'objet) mais ne m'évoque rien d'autre qu'un élément de décor.

L'exposition sur Vayringe est très belle, dicit le discours officiel. Personnellement je ne l'ai pas vue, pas plus que celle sur le fils du duc Leopold.

Baru, n'est pas tout à fait dans le château, mais dans l'espace adjacent de l'ancienne Halle à grains, très beau lieu récemment réinvesti, et l'exposition est vraiment très belle. Des planches originales innombrables, certaines en regard des éditions qu'elles ont engendré, une scénographie simple qui nous fait vraiment rentrer dans l'univers de cet auteur de bande dessinée. Cette exposition justifie à elle seule le déplacement jusque Lunéville.

Nous avons ensuite droit au désastre des sculptures de Paul Flickinger, avec sa voix en boucle sur cassette qui nous explique qu'après Courbet, Rauschenberg et Warhol vient Flickinger (sic). Autant ne rien en dire, on en prend pour 15 ans dans le parc du château, et à côté, les résultats du Symposium de la Pierre paraissent bien sympathiques.

Vient enfin, au coeur du parc, les installations Flâneries, de l'artiste Aurélie Pertusot, que j'ai eu la chance de voir tout justes achevées. La chance, car ces installations sensibles et fragiles, prévues pour durer jusqu'aux journées du patrimoine en septembre, sont plutôt malmenées. Il s'agit de la réinterprétation des folies qui étaient édifiées dans le parc, par l'artiste, qui joue sur la présence absence de dessins gigantesques fait à partir de cordes, qu'elle érige dans le paysage pour évoquer

ces folies passées. L'expérience est assez troublante, de voir de loin ces grands aplats gagner de la volumétrie au fur et à mesure que l'on s'approche, puis perdre nos repères entre la 3D et la 2D lorsqu'on passe à travers l'installation. Un bémol toutefois, l'artiste n'a pas su anticiper l'atavisme qui nous pousse à tirer sur une corde dès qu'on en a une à portée de main... il est intéressant de prendre conscience que Stanislas faisait construire des folies subtiles et raffinées pour montrer le haut degré de civilisation de sa cour, et que les folies érigées par Aurélie Pertusot font ressortir notre côté primaire et simiesque qui ne peut s'empêcher d'attraper une liane.

Dans une petite cabane de bois curieusement nommée ici une chartreuse, Aurélie rejoue la même partition ou quasiment, à une échelle différente, qui recentre notre regard sur son travail de "dessin tridimensionnel", fragile, cinématique, perturbant notre perception avec seulement quelques traits blancs sur un fond noir.

Pendant les rencontres équestres, beaucoup de spectacles. Mis à part les sempiternels tours en calèche et exhibitions de "pas de deux", je n'en ai vu que deux :

"Confidences chevalines" (Compagnies *Jabirue* et *Gène et tics*), qui annonce un vrai régal, prenant le contrepied d'une telle manifestation en questionnant la place du cheval dans nos coeurs ou dans nos assiettes. Malheureusement on s'ennuie, ça manque de rythme, les filles et le cheval dansent ou trottent, on finit par ne même plus sourire.

Et une chorégraphie pour un danseur et un cheval, "ma bête noire" (de Thomas Chaussebourg et son cheval War Zao), qui n'annonce rien de bien attrayant et qui nous prend aux tripes dès la première seconde, un homme en noir et un cheval noir, qui dansent ensemble, se bousculent, posent et forment un tableau vivant, ou plutôt une sculpture vivante, mouvante, au delà de l'émotion qui nous quitte pour mieux nous assaillir à la fin du spectacle, quand tout est fini et qu'on se demande ce qu'on a vu. Géant !

Armand Garçon
juin 2012